

Un synode sur la synodalité?

Le but du présent texte est de proposer pour l'Église de Dieu qui est à Montréal quelques pistes de réflexion et d'action sur l'avenir de notre communauté chrétienne dans un contexte d'espérance. Comme nous sommes également dans un processus de consultation synodale, peut-être mon document permettra-t-il d'éclairer nos réflexions. On comprendra qu'il s'agit toutefois de simples notes de préambule car un exposé sérieux demanderait au moins un volume. Je n'ai ni le temps, ni la compétence, ni l'énergie nécessaire pour m'aventurer dans un pareil exercice.

Lors d'une réunion du conseil presbytéral du diocèse de Montréal (le conseil presbytéral est un groupe de prêtres majoritairement élus par leurs collègues pour conseiller l'évêque sur la marche de l'Église diocésaine), l'abbé Pierre Léger a fait la remarque qu'il n'était pas devenu prêtre pour envoyer le monde chez le diable mais bien pour annoncer le salut en Jésus-Christ et la Bonne nouvelle. Il a vite référé au document du concile Vatican II, un document phare intitulé en français : Constitution pastorale L'Église dans le monde de ce temps et dont les premiers mots latins sont *Gaudium et Spes* : « Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes (aujourd'hui on ajouterait et des femmes) de ce temps ». Alors que les conciles antérieurs, Trente et Vatican I, voyaient surtout les erreurs et les déviations du temps à partir de la doctrine établie, Vatican II a cherché davantage à se situer comme porteur d'une bonne nouvelle en tenant compte des caractéristiques du monde actuel et à proclamer le salut plus que la condamnation. J'avoue que je ressens parfaitement le malaise de l'abbé Léger et qu'il m'apparaît urgent d'être prioritairement porteurs de l'amour, du pardon et du salut malgré l'horreur parfois de certaines réalités. C'est un défaut de bien des gens, y compris des médias, de ne voir que ce qui va mal et de se penser grand prophète en cela.

*1- Le contexte de *Gaudium et Spes**

La convocation du concile Vatican II vient d'une décision du pape Jean XXIII désireux de mettre en œuvre un renouvellement de l'Église (*aggiornamento*) et d'une réconciliation avec le monde moderne. Voir le monde autrement, moins comme un adversaire que comme un partenaire travaillé par des forces contradictoires, parfois bonnes parfois mauvaises. Jean XXIII s'inspirait d'un passage de l'évangile de Matthieu : « Au coucher du soleil, vous dites : 'il va faire beau, car le ciel est rouge'. Et le matin, vous dites : 'il va pleuvoir aujourd'hui, car le ciel est rouge sombre'. Vous savez interpréter les aspects du ciel, mais vous êtes incapables d'interpréter les signes qui concernent ces temps-ci (Mt 16, 2-3). Il s'en est suivi une nouvelle pratique en théologie,

celle de lire les signes des temps. Aventure compliquée et risquée mais indispensable. La météorologie est une discipline incertaine (nous ne le savons que trop) mais la lecture des signes des temps n'est pas chose facile non plus et s'avère parfois impossible. Malgré les risques inhérents à l'exercice, le pape Jean XXIII invitait au discernement et à l'audace. Entre 1962 et 1965, il en fallait beaucoup car les temps n'étaient pas clairs, mais je pense que Gaudium et Spes y est parvenu magnifiquement.

Les signes de temps

Le recours aux signes des temps était en fait une grande audace théologique, ce que l'on appellerait aujourd'hui un changement de paradigme, car il propose une lecture inductive de la réalité historique pour y discerner une présence de Dieu. La théologie préfère en général la méthode déductive, partant de la Parole pour ensuite atterrir sur le terreau humain. Bien sûr, la théologie reconnaissait aussi dans la nature un lieu théologique (le livre de la Parole, le livre de la Nature) mais le faire à propos de l'histoire humaine, c'est autre chose. Le concile Vatican II (4, 2) propose une lecture empathique du monde contemporain. Ni naïf, ni anathème, il s'efforce de comprendre le lieu spirituel des humains d'aujourd'hui :

« Le genre humain vit aujourd'hui un âge nouveau de son histoire, caractérisé par des changements profonds et rapides qui s'étendent peu à peu à l'ensemble du globe. Provoqués par l'homme, par son intelligence et son activité créatrice, ils rejaillissent sur l'homme lui-même, sur son jugement, sur ses désirs, individuels et collectifs, sur ses manières de penser et d'agir, tant à l'égard des choses qu'à l'égard de ses semblables. À tel point que l'on peut déjà parler d'une véritable métamorphose sociale et culturelle dont les effets se répercutent jusque sur la vie religieuse ».

La tradition catholique connaît bien la pratique du discernement surtout à propos de la conduite individuelle mais la lecture des signes des temps va plus loin.

« (...)les signes des temps ne verront enregistrer leur rôle fonctionnel que dans la mesure où le christianisme sera conçu comme une «économie» dans le temps, et non pas d'abord comme un ensemble de concepts dans une doctrine intemporelle » (M-D Chenu 'les signes des temps' dans *Vatican II L'Église dans le monde de ce temps, tome II*, Paris, Cerf, 1967, p. 210).

Après la deuxième guerre mondiale (1939-1945), la reprise économique a été foudroyante : essor scientifique et technique, transformations sociales, alphabétisation, démocratisation. Fourastié appellera ces années d'après-guerre comme « les trente glorieuses ». On entre dans la société de consommation. L'espérance de vie s'allonge, la médecine et l'hygiène font des pas de géants, la vie devient beaucoup plus confortable. La question féminine émerge beaucoup plus clairement. Lors de l'Expo '67, on chantera à Montréal : « C'est le début d'un temps nouveau, la Terre est à l'année zéro ». Bien sûr, la tension est forte entre les États-Unis et l'URSS (la guerre froide) mais la paix et le désarmement nucléaire sont à l'horizon. Les pays dominés sortent tant bien que mal de la colonisation. L'essor de la science et de l'esprit scientifique ouvre un nouvel espace à la

raison et on élabore une conception dynamique de l'évolution et du progrès. L'idéologie sociale est celle du développement des peuples, sur lequel le père Lebreton a tant œuvré et dont Paul VI fera la promotion dans sa lettre *Populorum Progressio*. On comprend mieux, hélas, aujourd'hui que l'idéologie du développement cachait une relance subtile de la colonisation. Son avatar le « développement durable » en sera le fruit très amer.

Vatican II semble avoir eu un regard optimiste, certains disent naïf, sur un monde en émergence. Par exemple, pas un mot sur l'environnement alors que déjà des aspects de la crise apparaissent. Mais contrairement aux deux conciles antérieurs, Vatican II n'a pas cherché à condamner le monde : il a voulu le comprendre et le sauver. Cette tâche est à poursuivre car, située dans le temps, elle est toujours à recommencer.

2- Refaire l'exercice?

Presque 60 ans plus tard (1965-2022), pouvons-nous pour nous-mêmes faire le même exercice dans le contexte de notre Église locale? Le pape François qui ressemble un peu à Jean XXIII veut mettre en œuvre une démarche synodale, c'est à dire ecclésiale. En fait, les termes synode et concile ont exactement le même sens originel: synode vient du grec, concile du latin : réunion. Dans la pratique, synode paraît plus modeste. Depuis l'Église triomphante de Montréal de 1960 à l'Église d'aujourd'hui, il n'est pas simple de décoder les signes des temps et un regard pessimiste semble plus aisé à poser qu'un regard d'espérance. C'est à voir.

Le premier événement, tout à fait actuel, qui saute aux yeux est celui de la COVID-19, une pandémie qui aura profondément bouleversé notre société pendant plus de deux ans. Les épidémies sont des choses récurrentes dans les sociétés humaines : la lèpre, la malaria, le typhus, la peste, la syphilis, la tuberculose, le sida, les gripes etc. L'interprétation religieuse traditionnelle est de voir dans les épidémies le résultat d'une action directe de Dieu : une punition pour nos péchés ou une épreuve pour notre foi. Dans la tradition biblique, mal et maladie vont ensemble. Nous savons aujourd'hui, grâce à la science biologique et à la théorie de l'évolution, que la vie humaine comme toute vie est fragile et éphémère et soumise à l'agression de microbes, virus, bactéries et autres qui peuvent lui être nuisibles, voire hostiles. Si lors de la grande peste (1348-1350) et de la grippe espagnole, l'interprétation providentialiste a pu être triomphante pour favoriser un retour à la pratique religieuse (heuristique de la peur), cela n'a pas eu lieu pour la COVID. Tant mieux. La maladie et les épidémies font partie de l'expérience humaine. De toute manière, les rassemblements religieux étaient interdits. Lieux de culte fermés, puis autorisations de rassemblement de dix personnes puis de 25 personnes, obligations de tenue de registres, distanciation, à maintes reprises, le gouvernement Legault a souvent paru hostile à la pratique du culte et peu sensible aux besoins spirituels des gens. Pour lui, cela ne fait pas partie des services essentiels.

Il s'en est suivi un effet pervers pour la communauté chrétienne. De fait, pendant un an ou deux, des pratiquants ont cessé la pratique religieuse. Coupés de toute rencontre avec

la communauté chrétienne, ils n'en sont pas morts et, comme on dit ils ne semblent pas s'en porter plus mal. Cela va-t-il entraîner un décrochage des pratiquants réguliers?

Il est possible toutefois que l'interdiction de rassemblements ait stimulé l'émergence de petites communautés reliées par l'électronique et animées par des leaders créatifs. La communauté chrétienne, souvent axée sur la paroisse, peut trouver d'autres lieux et d'autres manières de se rassembler. Il y a là un puissant appel au renouveau et à la créativité.

Par ailleurs, bien des personnes, surtout celles qui ont été malades, ont retrouvé le sens d'une vie intérieure renouvelée et ont pris la décision d'orienter leur vie autrement quand tout reviendra à la normale. Crise de sens, crise des valeurs.

En fait, si on regarde le taux de mortalité, la COVID -19 a tué bien peu de monde en comparaison de la grippe espagnole de 1918 ou de la peste de 1348. Dans le cas de la peste en Europe de 1348 à 1350, on parle de taux de décès de 50% et même de 75% de la population dans certaines régions. Effroyable! S'il y a eu, durant la COVID, si peu de cas et de décès, c'est que la réaction a pu être très rapide et efficace. Mobilisation immédiate de toute la population, mesures d'hygiène, mise sur pause de la société, fermeture des lieux de commerce et de travail, isolement des personnes atteintes, soutien financier immédiat de la part des gouvernements. Bref en temps de crise grave et immédiate, à peu près tous les pays ont pu réagir rapidement et assez efficacement et vraisemblablement mieux dans les régimes démocratiques où l'information circule mieux que dans les régimes autoritaires. Cette urgence et cette mobilisation n'ont pu être tolérées que parce que cela venait de la science, et surtout de la science médicale. Une pareille mobilisation pour la justice ou la charité n'aurait pas été possible. La peur médicale a eu le même résultat qu'une attaque guerrière. Mais évidemment, le consensus ne pouvait pas être unanime : d'où des divergences à caractère scientifique et surtout des refus basés sur la théorie du complot. En tout malaise collectif, on cherche nécessairement un coupable.

La COVID a aussi agi comme un révélateur de certaines déficiences de notre société, surtout la mise à l'écart des personnes âgées et le caractère bancal des entreprises supposément à leur service. Il y a actuellement environ 18 % de personnes âgées dans notre milieu; il y en aura 25 % en l'an 2030. La culture de notre milieu fortement axée sur l'innovation marginalise progressivement les personnes âgées et favorise l'âgisme c'est-à-dire le confinement des gens âgés entre eux, leur ghettoïsation et leur marginalisation. Ce que le pape François appelle la culture du déchet qui affecte principalement les pauvres.

Dans le processus de sécularisation que nous avons connu depuis cinquante ans, l'Église catholique a connu une régression considérable. Jusque dans les années cinquante nous avons été presque dans un ordre de chrétienté, l'Église étant associée au pouvoir et dictant en quelque sorte la morale à suivre. Ce monde s'est écroulé. Vatican II y a contribué en reconnaissant la valeur des progrès humains (la démocratie, la socialisation),

la valeur et l'autonomie des réalités terrestres. Avec la Révolution tranquille, l'État a pris en mains des secteurs autrefois assumés par l'Église : éducation, santé, services sociaux. La critique envers l'institution ecclésiastique est devenue vive et constante. À mon avis, la débandade est arrivée avec l'encyclique *Humanae Vitae* : alors que les couples en arrivaient à décider par eux-mêmes de ce qui convenait à leur état, l'Église a voulu imposer, au nom de la Loi naturelle, une morale cléricale invariable et universelle. Pire encore, le pape Paul VI n'avait pas suivi les recommandations d'un groupe d'experts qui avait conseillé un élargissement des normes éthiques. Les gens ont décroché massivement, passant de l'hétéronomie de la règle du magistère à l'autonomie de la conscience.

Fermée sur ce point aux signes de ce temps, l'Église d'ici, pas plus que l'Église universelle, n'a pas compris la montée du féminisme et n'a aucunement modifié sa structure cléricale.

Notre Église est une Église en lambeaux où il n'y a pas plus de 10% de pratiquants et pas du tout, ou très peu, de jeunes. Les temples disparaissent en accéléré et l'Église n'est plus présente aux débats de notre société. Pire encore, elle est devenue l'objet de dénonciations constantes venant d'ailleurs souvent de gens qui n'ont pas connu les abus qu'ils dénoncent. Peu importe, cela est maintenant transmis par la culture. Des enquêtes révèlent que 50 % de la population dit ne pas croire en Dieu. Rejettent-ils le vrai Dieu ou certaines représentations traditionnelles de Dieu?

Le plus troublant des scandales est celui des abus commis par les prêtres sur des femmes et surtout des enfants et celui des pensionnats en milieux autochtones. Il existe sur ce point de nombreuses études que je ne puis reprendre ici. Le crime en cela est toujours d'avoir pris le parti des abuseurs et non celui des victimes. L'Église a pratiqué le déni et cherché à cacher la situation pour sauver la face, éviter le scandale, protéger l'institution. C'est exactement ce que Jésus reprochait aux pharisiens. Dans le cas des pensionnats, je penserais que le mécanisme déterminant est celui du pouvoir : faire sentir son pouvoir en humiliant la victime. Il y avait aussi une conception magique de la grâce sacerdotale : tout prêtre abuseur pouvait changer s'il priait car la grâce sacerdotale le protégerait. On semblait ignorer la présence de maladies psychiques chez les membres du clergé. De toute urgence, il faut abolir le système cléricale qui est un système de pouvoir. Le pape François a dénoncé fermement et plusieurs fois le cléricisme. Il faut bien admettre que, dans la culture d'aujourd'hui, un clergé mâle célibataire est un non-sens.

En regardant les derniers 50 ans, je suis donc tout naturellement plus porté à voir les carences et les crises qu'à voir les signes des temps qui pourraient être langage de Dieu pour nous. Il y a crise, certes. Une crise annonce souvent une issue. Et il y a aussi beaucoup de nouveauté.

L'arrivée d'une pensée scientifique et critique devrait nous débarrasser des abus de la religiosité et de la magie mais aussi du scientisme clos. La foi ne doit pas avoir peur de la raison ni de la recherche scientifique, nécessairement critique. Il est évident, par

exemple, que nombre de représentations bibliques sont fausses et doivent être vues comme des œuvres d'imagination. Chaque jour, il nous faut revoir certaines croyances naïves et les réinterpréter à la lumière des connaissances nouvelles. Mais il y a aussi un risque inhérent à la pensée scientifique de se fermer sur elle-même et de rester emprisonnée dans un système de croyances inconscient. L'hyperrationalité devient alors irrationnelle. C'est ce que le pape François a appelé le paradigme technocratique, une absolutisation du discours scientifique qui finit par refuser la pensée critique. D'où la nécessité du débat démocratique.

Un des signes majeurs de notre temps – et c'est, je pense, une situation totalement nouvelle dans l'histoire – est la montée du féminisme et l'affirmation radicale de l'absolue égalité entre l'homme et la femme. Il y a ici des débats profonds et possiblement contradictoires : faut-il dire : l'un est l'autre et faire de la distinction homme femme une simple décision que chacun prend au cours de sa vie (LGBTXQ ou débat sur le genre : « on ne naît pas femme, on le devient »); ou maintenir l'égalité de l'une et de l'autre en affirmant leur différence et en détruisant le machisme et la domination du mâle. Ces questions sont en partie anciennes car dans toute société il y a eu des individus mal ajustés à leur sexe biologique ou apparent (et la Bible montre fort peu d'empathie sur ce point) et en partie nouvelles car la médecine permet aujourd'hui de modifier le corps personnel en fonction des attentes du sujet. Voici un point de rupture entre la nature et la culture.

Incidentement, la conception de la sexualité – et du mariage – change considérablement. La tradition, celle de la Bible comme de saint Thomas, considère la sexualité comme essentiellement orientée vers la reproduction. Le plaisir ne s'y rattache que pour rendre possible – et agréable – un devoir. D'où les débats interminables sur le contrôle des naissances qui a duré près de quarante ans. Or, de plus en plus, le sexe est vu comme une force de rencontre et d'intercommunion et cela à un moment où nous arrivons à un niveau de surpopulation qui impose à l'humanité de freiner sa reproduction. S'il y a pour l'espèce un devoir de reproduction, il y aussi maintenant pour l'espèce un devoir de bloquer la surpopulation. Dans ce contexte, la sexualité semble davantage source de rencontre et de plaisir plus que concession à la chair pour avoir des enfants. Je rappellerai que Teilhard de Chardin disait que la fin première du mariage était l'aide mutuelle et non la naissance des enfants.

Traditionnellement, on le sait, l'Église a toujours reconnu deux fins au mariage : l'entraide mutuelle et la naissance et l'éducation des enfants mais semblait subordonner l'aide mutuelle à la reproduction. Longtemps, on a vu d'un mauvais œil le remariage des veufs et des veuves surtout si l'âge de la fécondité était passé. Ce que dit saint Paul des veuves dans sa première lettre à Timothée ((5, 3-16) n'est pas très inspirant. Actuellement dans notre société, le non-mariage semble devenir la manière de faire prioritaire. Est-ce une conduite provisoire qui annonce une reprise sous une autre forme ou cela est-il révélateur d'une nouvelle anthropologie en voie d'émergence? Quelle est notre bonne nouvelle sur l'amour et sur la sexualité? Il est intéressant de noter que, dans

la Genèse, le second récit de création ne relie pas l'émergence du couple humain à la fécondité mais à l'aide mutuelle : « Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul. Je veux lui faire une aide qui lui soit assortie. » (Gn 2,18). En quoi la virginité mérite-t-elle un statut quasiment mythique et qu'est-ce que cela révèle de notre rapport au corps? Car nous pensons tout de même que le Verbe s'est fait chair.

L'environnement

À mon humble avis, le défi par excellence des trente prochaines années est celui de l'environnement. Nous savons que la crise s'en vient, nous pestons contre les pollutions et les événements isolés, mais globalement rien de vraiment important ne se fait car la crise n'est encore qu'appréhendée. Le déni reste possible. Le Canada, comme bien d'autres pays, promet d'atteindre la carboneutralité d'ici 2050 c'est-à-dire dans trente ans. Cela semble dit de bonne foi même si, dans l'historique des faits, le Canada a raté ses cibles annoncées préalablement pour 2015 ou 2020. Comme le temps politique est court (élections aux quatre ou cinq ans), les dirigeants peuvent promettre pour 2050 : s'ils se trompent, ils ne seront pas là pour la reddition de comptes. Sur ce point, la démocratie est donc très fragile. Il y a une inadéquation des structures politiques existantes par rapport à la nature des problèmes auxquels nous faisons face. Il faudrait une planification à long terme et une autorité pour la faire respecter. Ni les États-Unis, ni la Chine, ni le Brésil, ni probablement la Russie (et que dire de l'Angleterre sortie de l'Union européenne?) ne peuvent consentir à une gestion globale coordonnée de la crise écologique qui les contraindrait. Il faudra donc que la crise devienne évidente comme une pandémie pour que des mesures efficaces soient mises en œuvre. Souhaitons qu'alors il ne sera pas déjà trop tard. Seule la pression populaire peut faire évoluer le système.

On peut donc prédire que la question écologique déjà à l'agenda depuis cinquante ans va de plus en plus hanter les consciences, surtout chez les populations les plus jeunes.

Le discours catholique sur l'environnement a pris du temps à prendre forme. Mais la désignation par le pape Jean-Paul II de François d'Assise comme patron de l'écologie et surtout la lettre encyclique du pape François *Laudato Si* ont donné à la pensée écologique chrétienne un élan prodigieux. L'éveil va donc progressant même si l'action concrète et efficace ne semble pas encore à point. On est surtout à l'étape de l'éveil de la conscience, de l'éthique individuelle, de la spiritualité et, pourquoi pas, de la liturgie. L'action démocratique va devenir de plus en plus pressante sur les gouvernements même si ces derniers essaient d'oublier la requête au nom du réalisme politique : la consommation, la « croissance », le confort, les jobs. Nous entrons dans un combat douteux où s'entrecroisent des thèmes divers; décroissance, simplicité volontaire, écodéveloppement, économie circulaire, fuite en avant. Si la vraie crise survient, que deviendront les frontières? Comment un immense pays comme le Canada qui semble vide avec ses trente millions d'habitants pourra-t-il résister aux pressions de ses voisins : des États-Unis (300 millions), de la Chine (1200 millions), de la Russie (150 millions)? Quel message de salut dans un monde menacé par un retour à la barbarie? La question écologique est la question éthique de notre génération car il y va de la survie de la

civilisation et peut-être même de l'espèce humaine. Souhaiter la fin au nom de l'eschatologie me semble irresponsable. « Et pendant ce temps-là, la Méditerranée qui se trouve à deux pas, joue avec les galets » (chanté par Gilbert Bécaud). La Méditerranée ne doit pas devenir un cimetière ni une frontière.

Les Autochtones

Autre signe des temps : la situation des Autochtones. Ils occupaient le territoire non sans conflits ni guerres entre les diverses nations, mais c'était leur monde. Nos ancêtres sont venus et se sont installés à demeure à leur tour. Le territoire des nations autochtones est devenu réserve, la réserve ghetto, le ghetto un monde à part. La stratégie blanche visait, parfois explicitement parfois inconsciemment, la disparition de l'Indien, son assimilation à la culture blanche seule valable. L'indien pourtant a survécu et fait maintenant état de la souffrance endurée, des vexations, des abus, des humiliations. La mission sainte et noble de la Nouvelle-France, des Récollets, des Jésuites, de Jeanne-Mance, de Marguerite Bourgeoys et des autres apparaît aussi comme une forme de colonisation. Par exemple, nos ancêtres ont cherché à sédentariser les nomades car, à leurs yeux, le nomadisme était comme une façon non-humaine de vivre.

Les pères jésuites et les autres missionnaires, de bonne foi, ont cherché à christianiser les sauvages dont les rites, à leurs yeux, étaient des manifestations diaboliques. Ils étaient aveuglés par leur théologie qui ne permettait pas de voir dans les autres religions des chemins vers Dieu ou des lieux d'authentiques expériences spirituelles. Le père Ricci (1522-1610) avait bien entrevu des pistes d'ouverture en Chine mais Rome avait vite fermé la porte.

Partout l'aventure coloniale avait un goût de conquête. Imbus de leur supériorité culturelle, économique, politique, militaire, scientifique, religieuse, les Européens ont eu tendance à comprendre les aborigènes comme des enfants. Cela a donné diverses formes de colonialisme dont les effets durent encore.

Au Québec comme dans le reste du Canada on s'en rend maintenant mieux compte et des événements récents rendent impossible le déni à l'égard des abus. Pourtant, il y a trente ans, le rapport Erasmus-Dusseault avait déjà sonné l'alarme. On a fait semblant de comprendre mais l'ordre des choses n'a pas changé.

On dirait que cela bouge pour de bon? N'y a-t-il pas là pour nous un signe des temps pour faire repentance et entrer dans un processus réel de réconciliation et de guérison? On ne peut pas changer le passé : ce qui est fait est fait. Mais on peut et l'on doit se défaire des séquelles de ce passé qui deviennent ce que le pape Jean-Paul II appelait des « structures de péché ». Notre Église est appelée à un chemin d'humilité.

J'aimerais ajouter un mot sur la dislocation globale de l'ordre politique, son inadéquation. Le phénomène migratoire devrait s'intensifier dans la mesure où les écarts se creusent entre les pays développés et les autres (néo-colonialisme) et où la dégradation écologique risque de s'accroître. L'État-nation (l'État westphalien) repose sur une conception

étroite de l'identité nationale, souvent culturelle, linguistique, ethnique, religieuse. La communauté européenne est un bel effort pour dépasser les limites de l'État national et assurer le respect des droits de la personne au-delà des questions identitaires. D'où la nécessité d'accueillir le pluralisme comme un horizon nouveau. Je n'ose pas dire comme une valeur tant le mot a été galvaudé.

3- Un synode sur la synodalité?

Au sens strict un synode sur la synodalité voudrait dire un échange, une rencontre sur notre manière de faire communauté, de faire Église. La tradition me semble avoir toujours insisté sur le souci de l'ordre dans l'Église, sur le respect des hiérarchies. L'Église ne se donne pas le salut à elle-même : elle le reçoit de Dieu, en Jésus Christ. En ce sens, l'Église est le sacrement du salut (pour l'humanité entière). Le salut vient d'ailleurs et d'en-haut pourrait-on dire. Dans l'Église, la présence du Christ Sauveur est symbolisée par l'évêque perçu comme le représentant du Christ, le Christ tête du corps ecclésial. Cette pensée est largement reprise par le concile Vatican II qui insiste beaucoup sur le lien des prêtres avec l'évêque (Vatican I avait surtout insisté sur le pape). Cette vision très hiérarchique risque de fausser les perspectives.

L'Église s'interprète elle-même beaucoup dans la symbolique du corps : un seul corps, plusieurs membres, une seule tête. Pour l'unité du corps, il faut donc que chaque partie accepte sa place et son sort. Paul utilise à fond ce symbolisme dans sa première lettre aux Corinthiens (12, 12-31) mais il termine sa métaphore par l'hymne à la charité (I Co 13), laissant entendre que la charité a préséance sur ce qui précède (un chemin supérieur à tout). En fait, la parabole du corps prête flanc à deux lectures : une lecture hiérarchique, une lecture communionnelle.

La lecture hiérarchique insiste sur la particularité de chaque partie et met en évidence la nécessité de l'obéissance des membres inférieurs envers les membres supérieurs. Paul se prête volontiers à l'exercice : « ceux que Dieu prépare dans l'Église sont premièrement les apôtres, deuxièmement les prophètes, troisièmement les hommes chargés de l'enseignement » (I Co 12, 28). C'est une lecture traditionnelle qui appartient au discours stoïcien. Paul l'applique aussi à la famille où l'homme est le chef et où la femme doit obéissance à son mari. Tout est dans la tête du corps. On parle des mains et des pieds. On n'ose pas parler du reste.

Une autre lecture du symbolisme corporel est possible, une lecture communautaire qui rappelle l'identité fondamentale de chacun à l'intérieur du corps. La biologie nous apprend qu'il y a dans le corps des cellules non spécialisées, dites totipotentes qui possèdent le pouvoir de générer un autre corps tout entier (parthénogénèse). Bref, la lecture hiérarchique du corps est bien partielle.

Pour sa part, Jésus a utilisé les paraboles de l'arbre et de la vigne en insistant sur l'unité fondamentale qui relie les branches, le tronc et les fruits et sur l'inhabitation des parties

dans un même tout. Paul lui-même n'est pas insensible à cette idée de l'égalité fondamentale des croyants et croyantes en Jésus Christ : « car tous, vous êtes par la foi, fils de Dieu en Jésus Christ (...). Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni homme libre, il n'y a plus la femme et l'homme (Ga 3, 26-28).

On voit bien ici qu'il y a dans l'Église une double polarité dont l'équilibre n'est pas statique : un principe hiérarchique pour le bon ordre de la communauté et le rappel de la gratuité du salut en Jésus, un principe communautaire d'égalité foncière de tous et toutes symbolisée par l'amour et le service fraternels car Dieu est amour.

Je pense qu'à la longue le principe hiérarchique a prévalu sur le principe communautaire. C'est la pente naturelle des organisations. Pie XII aimait rappeler : « qui vous écoute m'écoute (Lc 10, 16) et se l'appliquait volontiers à lui-même. À la longue, l'insistance sur la structure hiérarchique de l'Église a donné le cléricalisme, le mépris des laïcs le mépris de la femme et sa mise à l'écart et la survalorisation du clerc, surtout l'évêque et les prêtres. Au début de l'Église pourtant, pour désigner les responsables, on a eu recours à des mots profanes et non aux mots sacrés des religions. Les responsables ont été dits serviteurs (diacres), anciens (presbytres), surveillants (épiscopos) mais très vite la tradition interne de l'Église a sacralisé ces fonctions pour en faire des gens séparés, des sur-chrétiens.

L'instinct est fort. Les apôtres eux-mêmes ont aspiré à l'honneur. Jacques et Jean demandent à Jésus de siéger l'un à sa gauche l'autre à sa droite dans le Royaume à venir. La leçon de Jésus est péremptoire : « ceux qu'on regarde comme les chefs des nations les tiennent sous leur pouvoir et les gardent sous leur domination. Il n'en est point ainsi parmi vous. Au contraire, si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur (Mc 14, 42-43).

On appelle cela l'autorité-service. Mais les honneurs et les pouvoirs reviennent vite à la charge.

Comment réinventer une Église synodale dans le Québec de demain, dans une société laïcisée, d'un laïcisme plutôt hostile? Une Église pauvre, presque sans temple, sans école, devant payer taxes et impôts, sans privilège, qui n'aura plus pour prestige que son amour et sa chaleur communautaire, la ferveur de sa foi, la constance de sa confiance, la vigueur de sa pensée, la beauté d'une liturgie réinventée? Que seront les vocations devenues? Qui seront les prophètes de demain?

4- Les champs de l'espérance

On pourrait prolonger longtemps le diagnostic et identifier les correctifs à mettre en œuvre. N'est-ce pas d'ailleurs la tâche d'un synode? Notre devoir est d'abord d'annoncer le salut et l'espérance même quand la mer est forte et que le Seigneur semble dormir au bout de la barque. J'ai 83 ans, je suis fatigué. Mais pas découragé. Le premier pas, le plus dur, est celui de la vérité. « La vérité vous rendra libres », dit

l'évangile de Jean. Durant les années 60, dans la mouvance conciliaire, nous parlions d'une Église servante et pauvre, une Église pour les pauvres. Mais notre pauvreté restait factice. Nous en sommes beaucoup plus proches maintenant. Ce n'est pas une malédiction, plutôt une bénédiction.

Au niveau psycho-social, l'espérance ne peut se développer ni dans le déni, ni dans le catastrophisme. Le premier mène à l'orgueil et au mensonge, le second mène à la lamentation. L'espérance est dans l'action. Il n'est jamais trop tard pour agir. Agir sur soi-même, sur son milieu proche, sur la communauté ecclésiale, sur la société politique en conformité aux dons, aptitudes et opportunités de chacun.

Je dirais simplement que l'espérance chrétienne repose sur deux piliers : la solidité de l'être et la promesse de Dieu.

Que n'a-t-on pas dit sur la fragilité de l'être, sur la faiblesse humaine, sur la vanité de la vie, sur la vallée de larmes, sur l'exil loin de la patrie, comme si le mal était la réalité fondamentale de l'existence? Or la réalité première est que nous existons, nous existons sur terre et que cette existence est déjà en elle-même un œuvre de beauté et de bonté. Le premier récit de création de la Genèse insiste à bon droit sur le refrain : et Dieu vit que cela était bon. Bon. Très bon. Beau. Très beau. Autrefois, quand on parlait des universaux, on disait que le beau, le bon, le vrai sont intimement liés. Dans l'imagerie biblique, le monde semble plutôt petit, géocentré, récent. Cette image du monde a persisté jusqu'au 16e siècle. Et depuis, l'univers ne cesse d'apparaître tellement plus vaste, plus complexe, plus riche que toutes nos imaginations ne pouvaient se le figurer. On parle de milliards de galaxies possédant des milliards d'étoiles. La Terre tourne autour du Soleil, modeste étoile de la Voie lactée, elle-même modeste galaxie. Et l'on parle de milliards d'années-lumière sans parvenir à saisir s'il y a d'autres univers que le nôtre. On voit ici comment la science moderne, même la plus dure apparemment, peut renouveler notre image de nous-mêmes et de la création, et donc aussi de Dieu.

Et comment se fait-il que l'animal humain puisse lever la tête, décrypter la lumière et l'atome, se représenter la valse des étoiles? « O Seigneur, notre Dieu, qu'il est grand ton nom partout l'univers ». Comment se fait-il qu'il y ait quelque chose plutôt que rien, que l'univers soit si grand, si âgé, si beau et qu'un être puisse en explorer le mystère et en chanter la gloire? « Qu'est-ce que l'homme que tu en aies souci? » Et qui donc est Dieu pour qu'un tel univers puisse exister? Voilà pourquoi nous pouvons et devons parler de la robustesse de l'être et, malgré la brièveté de notre vie personnelle, comprendre que nous baignons comme dans une infinité cosmique. Or cet univers tient constamment dans la main de Dieu. La création n'est pas un passé, mais un présent, un aujourd'hui. L'espérance peut ainsi reposer sur présence toute-puissante de Dieu, car Dieu est en tout et tout est en Dieu. Cette vision s'appelle le panenthéisme.

L'espérance chrétienne ne repose pas uniquement sur l'abandon en la bonne providence de Dieu, sur la force de la création mais surtout sur la puissance de la résurrection de Jésus. Il y a l'insondable mystère du mal, celui de la haine et du refus, la violence tapie

dans le cœur humain. Chacun, chacune en souffre, chacun, chacune en commet à son tour et relaie la chaîne du mal. « Qu'as-tu fait de ton frère? ». Le cercle pervers du mal et de la mort. Marie-Madeleine cherche Le Juste qu'on a tué. Ne reste-t-il qu'un tombeau vide, une infinie absence? « On a enlevé mon Seigneur, et je ne sais pas où on l'a mis? » (Jn 20,13).

Or le crucifié a fait le saut. Il a traversé le miroir. Il est vivant, autrement, nimbé de lumière et de joie. « Va dire à mes frères que je monte vers mon Père et votre père » (Jn20,17).

La foi est le rempart de l'espérance. Elle la confirme, la ranime, la relance quand on s'essouffle. L'espérance livre à l'infini le combat de la libération.

Le grand théologien allemand Jürgen Moltmann explique que la tradition biblique nous a laissé deux grands symboles de la libération et qui sont, au fond, les deux figures de l'espérance: l'Exode et le Sabbat. L'Exode c'est la célébration de Dieu agissant dans l'histoire. Briser les liens injustes, les esclavages, les violences, les exploitations, les exils, par une lutte courageuse et constante, dans et par l'action politique. Traverser la mer Rouge, affronter le désert, inventer les droits de l'homme et la démocratie, taxer les riches, piéger les abris fiscaux, assurer l'égalité de la femme, briser le machisme, protéger l'émigré et le réfugié politique, prendre soin de l'environnement, lutte immense toujours à reprendre. La résurrection est promesse pour ceux et celles qui luttent même si parfois la prison et la mort surviennent. Car l'amour est fort comme la mort.

L'autre figure de la libération c'est le Sabbat, le repos dans la main de Dieu créant le monde, le repos après la lutte et le travail, l'anticipation de la fête éternelle. C'est pourquoi le récit de la Genèse parle d'une création en six jours. Au septième jour, Dieu se repose, mais ce repos est accomplissement. Aussi Dieu bénit le septième jour, bénédiction de fécondité et de récolte. En célébrant le septième jour (qui peut être aussi le huitième jour, le premier jour de l'Autre Semaine), l'espérance brise le cours du temps et annonce aujourd'hui l'achèvement du royaume. Il arrive que le culte ne soit que fuite et refuge. Mais quand il s'arrime sur la vie, il donne à la résurrection de Jésus sa pleine dimension historique et cosmique. C'est pourquoi la fête est importante car elle permet à la joie de se manifester. La fête anticipe la victoire finale.

Voilà à bâtons rompus quelques jalons pour notre Église d'ici appelée à lire quelques signes de notre temps pour entrer dans la conversion et persister dans l'espérance.

À chacun, chacune de faire sa propre lecture. Faire synode, c'est marcher ensemble, dire nos attentes, nos espoirs, nos colères et chercher d'autres manières de nous comprendre. Si le présent texte peut amorcer une forme de conversation, j'aurai ma récompense.

André Beauchamp 2021 11 22